

de son pays, peu favorable à la France avant le voyage, l'est devenu beaucoup moins depuis le retour.

Le langage du ministère public, dans un procès célèbre, a étonné le czar ; la doctrine qui condamne l'assassinat et approuve l'insurrection n'a pas réussi à Saint-Pétersbourg ; les *circonstances atténuantes* ont déplu à l'empire russe. Cet empire regarde aujourd'hui la question de Pologne comme une question d'intégrité territoriale ; c'est une affaire de patriotisme, sans divergence d'opinions. Il arrive ainsi des temps où le sentiment le plus sacré veille au maintien d'une œuvre injuste : la longue impuissance de notre politique depuis trente sept ans peut s'en accuser. Les froissements de la Russie se font jour dans une presse qui ne parle que selon les convenances du pouvoir ; les journaux de Saint-Pétersbourg ont tenu à nous faire remarquer que le voyage du czar avait été de sa part un acte de condescendance pour venir en aide à nos embarras. C'était bien un peu impertinent, mais on ne se contient pas toujours. Ces dispositions nouvelles accroissent, si c'est possible, l'ardeur de la politique russe en Orient ; elle offre aujourd'hui un spectacle d'activité opiniâtre qui dépasse ce que nous avons vu avant l'expédition de Crimée ; elle règne à Athènes, elle inspire les populations chrétiennes de la Turquie, et mine par tous les points la puissance du padischah. Pendant ce temps, la politique russe guette nos démarches et nos efforts en Europe, prête à pencher vers ceux que nous serions disposés à attaquer.

Ceci nous mène droit à la Prusse. Son roi a passé parmi nous dans ce demi-jour qui sied au mystère de la diplomatie : on sentait quelqu'un qui ne disait rien et à qui on disait peu. Pendant que le roi de Prusse se montrait si discret à Paris, on parlait beaucoup à Berlin, et, depuis qu'il est rentré chez lui, Dieu sait à quelle intempérance de langage s'abandonnent les journaux de son royaume. M. de Bismark allant toujours son train dans sa besogne d'unité, nous risquions des conversations et des dépêches ; nous étions trop pacifiques pour laisser des notes ; nous nous réservions de revenir sur nos pas lorsqu'on semblait se fâcher à Berlin. L'insolence des journaux prussiens nous trouvait accommodants ; nous avons répondu aux menaces par des hymnes en l'honneur de la fraternité des peuples et de la paix universelle. Des gens s'obstinaient à croire qu'il s'était passé en Allemagne des événements qui pouvaient nous préoccuper ; le *Moniteur* leur répondait qu'il n'y avait pour nous en Allemagne ni occasion de conflit, ni difficulté, ni questions à résoudre. Ce qui équivalait à dire que la Prusse pouvait se gorger de duchés et de royaumes sans que de tels changements dussent éveiller notre sollicitude. Lorsque parfois on lit le *Moniteur*, on croirait que le public en France ne sait rien ou ne